
Léon Burdin • « **Parler la mort** » Des mots pour la vivre
• Desclée de Brouwer • Paris • 1997 • 285 pages

J'ai lu...

Gilles Nadeau

Parler la mort *Des mots pour la vivre*

L'auteur, un prêtre jésuite, œuvre depuis quinze ans au sein d'une équipe d'aumônerie, à l'Institut Gustave-Roussy, Villejuif, en banlieue de Paris. Son livre est avant tout un témoignage personnel sur une dimension importante de son engagement : l'accompagnement de personnes en fin de vie. Il nous parle d'elles, de leurs proches, du personnel soignant et de lui-même. Son témoignage est constitué de nombreux récits de rencontres avec ces personnes.

S'il écrit, précise-t-il, c'est pour contribuer au changement des mentalités. Dans le milieu culturel qui est le sien, il est souvent témoin que se vit mal le rapport à la mort, et des personnes en souffrent. On croit difficilement qu'une personne

humaine ait la capacité de vivre sa mort. L'hôpital où il travaille, reconnu comme un des grands centres européens de traitement du cancer, est souvent un lieu où la mort est perçue comme un échec. Qu'advient-il alors de la personne qui meurt ?

Pour l'auteur, le malade n'est pas condamné à subir cette réalité éprouvante qui s'impose à lui. Son expérience d'« accompagner » lui dit qu'il est possible de consentir à sa propre mort, de s'abandonner dans la confiance. Pour y arriver, le malade et ceux qui l'entourent doivent s'engager. Mourir est une « œuvre », une « tâche éminemment humaine ». Mourir devient ce que nous en faisons.

L'être humain, même enfant, a tout ce qu'il faut pour accomplir cette tâche. Il porte en lui des ressources qui rendent possibles la paix, la force et la liberté dans le processus du mourir. Son livre se veut une « célébration de la grandeur de l'homme aux frontières de la vie ». Nous sommes en pleine expérience spirituelle : une affaire de cœur, de l'ordre du sens. Aucun accompagnement n'est possible, ni valable, s'il ne repose pas sur cette conviction. La reconnaissance de la dignité du malade ne concerne pas uniquement son corps. Elle est aussi faite de ce regard de confiance porté sur lui et les forces qui l'habitent.

L'essentiel du témoignage du père Burdin réside dans le fait que, pour effectuer cette « œuvre », il est nécessaire de « parler la mort ». La parole permet de vivre humainement l'acte de mourir. Le malade et ses proches ont besoin de parler. Ils ont aussi besoin qu'on leur parle. Pourtant la tentation du silence est forte. Les résistances à libérer la parole sont nombreuses. Dans un centre d'excellence, on peut vouloir guérir à tout prix. Il ne faut donc pas nommer la mort. Par compassion, on peut

vouloir protéger le malade et ses proches. Si on lui dit la vérité, il risque de perdre le moral. Or, souvent, le malade attend cette parole. Il veut savoir et il veut dire.

Dans ce milieu où la technique occupe une place importante, il est nécessaire d'avoir des hommes et des femmes au service d'une parole. L'aumônier est un éveilleur de cette parole. L'auteur nous partage des rencontres qui l'ont marqué. Son entrée dans la chambre, qu'elle provoque de l'agressivité ou de l'ouverture, dérange toujours. Homme sans bagage technique, il est un « passant-révéléteur ».

Même si le milieu dans lequel le père Burdin évolue est différent du nôtre, particulièrement en regard du fait de dire la vérité au malade et à ses proches, son témoignage parlera aux personnes qui accompagnent en soins palliatifs. La préface de Bernard-Henri Lévy, qui ne partage pas la foi de l'auteur, témoigne de la valeur de ce livre pour toute personne « au service d'une parole » auprès du malade et de ses proches.